



ACADÉMIE
DE RENNES

Liberté
Égalité
Fraternité

traducción Übersetzung

translation

tradurre

tradução

vertaling

TRADUIRE

anuvāda

翻译 / fānyì

ترجمه

الترجمة / tarjama

μεταφράζω

tradūcere



HLP Première –Les pouvoirs de la parole
Les séductions de la parole

Traduire pour séduire

Filiation, Hospitalité, Ecart

Antoine Berman, *L'épreuve de l'étranger.* *Culture et traduction dans l'Allemagne romantique.*

« Toute culture résiste à la traduction, même si elle a besoin essentiellement de celle-ci. La visée même de la traduction – ouvrir au niveau de l'écrit un certain rapport à l'Autre, féconder le Propre par la médiation de l'Étranger – heurte de front la structure ethnocentrique de toute culture, ou cette espèce de narcissisme qui fait que toute société voudrait être un Tout pur et non mélangé. »



L'hospitalité de la traduction

« le plaisir d'habiter la langue de l'autre est compensé par le plaisir de recevoir chez soi, dans sa propre demeure d'accueil, la parole de l'étranger » P. Ricoeur

Quelques ouvrages

2022; Souleymane-Bachir-Diagne : « **De langue à langue: L'hospitalité de la traduction** »

➤ *"cette traduction se fait sur fond d'humanité commune".*

2019; Barbara Cassin : « **Le Dictionnaire des intraduisibles** »

2016; Barbara Cassin : « **Eloge de la traduction** »

2004; Ricoeur : « **Sur la traduction** »

Quelques ouvrages

Vers 1176; Chrétien de Troyes, **Cligès**. Prologue vers 1 à 46

<http://zeus.atilf.fr/dmf/Cliges/>

1549; Joachin Du Bellay, La Défense et illustration de la Langue française, dans le volume Les Regrets, Poésie Gallimard

1955; 1981; Philippe Jaccottet, traducteur de **L'Odyssée** d'Homère, La Découverte, Poche

1974; Maurice-Edgar Coindreau : « **Mémoires d'un traducteur** » ; entretiens avec Christian Giudicelli, NRF Gallimard

2010; Umberto Eco : **Dire presque la même chose**, Biblio essais, Livre de poche



1. *Activité d'accueil* Entrer en traduction

Accueil de l'altérité et charme du narcissisme



Jacob Jordaens, La rencontre d'Ulysse et de Nausicaa, c. 1630-1640, Rijksmuseum, Amsterdam

Retour sur les six traductions proposées des vers 137 à 147 du chant VI de l'Odyssée, rencontre d'Ulysse naufragé avec Nausicaa sur le rivage des Phéaciens

- *Ecoute des choix des collègues et analyse des différences entre les textes*
 - Anne Dacier : traductrice (...), philologue, querelle d'Homère ; questionnement vif de la traduction qui ne cessera pas : Perrault / Lecomte de Lisle
 - Victor Bérard : normalien géographe... en quête de cohérence
-
- Les questions liées à la traduction : Fidélité – Adaptation – Travestissement ?
L'Autre et moi ou Moi et l'autre.

Recomposer sa traduction selon son cœur par assemblage des différentes propositions des traductions

- Réaliser ce montage
- Donner un retour sur les choix *séduisants* qui ont été opérés...
- Traduire = Passage vers la langue cible ; n'est-ce que cela ? Ou plongée en soi.



2. Début de réflexion : de la *traduction* au traducteur Jaccottet traducteur subjectif de **L'Odyssée**

À la recherche du traducteur

« Pour comprendre la logique du texte traduit nous sommes renvoyés au *travail traductif* lui-même et, par-delà, au *traducteur*.

« Aller au traducteur », c'est là un tournant méthodologique d'autant plus essentiel que, comme nous l'avons vu plus haut, l'une des tâches d'une herméneutique du traduire est la prise en vue du sujet traduisant. Aussi la question *qui est le traducteur ?* doit-elle être fermement posée face à une traduction. Après tout, face à une œuvre littéraire, nous demandons sans trêve : qui est l'auteur ?

Tout traducteur entretient un rapport spécifique avec sa propre activité, c'est-à-dire à une certaine « conception » ou « perception » du traduire, de son sens, de ses finalités, de ses formes et modes. »

Antoine Berman, *Pour une critique des traductions*.

Traduction de Philippe Jaccottet de l'Odyssée

Préface de 1981, c'est Jaccottet qui parle

- « La traduction qu'on va lire a été publiée la première fois, (...) en 1955. C'est le travail de quelqu'un qui n'était pas encore très éloigné de ses études de grec, mais ne méritait pas pour autant le titre d'helléniste; et qui le mérite, vingt cinq années après, moins encore. Je me doute bien, du coup, qu'il y aurait des retouches et des compléments à apporter à ses commentaires (...)
- Quant à la traduction elle-même, je n'y aurais rien pu changer non plus, à moins de tout reprendre à partir de perspectives nouvelles, puisque **je ne suis plus là où j'étais** quand je l'ai entreprise, et avec de très grands risques ! de n'aboutir à rien de mieux. Elle est **le fruit d'un moment de ma vie** et de mon travail, je dois avoir la modestie et le bon sens de l'accepter, de la donner encore aujourd'hui comme telle. »

Traduction de Philippe Jaccottet de l'Odyssée

Préface de 1981, c'est Jaccottet qui parle

« ...le renvoi de la préface à la suite du poème, dans une sorte de dossier complémentaire. Cela ne va pas tout à fait dans le sens d'une époque où le commentaire prend tant d'importance par rapport au texte que l'on peut se demander parfois s'il ne finira pas par s'y substituer (...)

Je reconnais qu'il serait absurde et malhonnête de feindre, devant quelque texte dit classique que ce soit, une innocence que nous n'avons jamais eue. Je sais bien que même moi, peu savant, j'ai appris sur la Grèce un certain nombre de choses qui m'ont aidé dans ce travail. Reste ceci d'essentiel, à mes yeux, que **« quelque chose » de ce très vieux poème m'a atteint à travers mon savoir et au-delà de lui**, avec une force plus grande que ce savoir et **une sorte d'immédiateté. »**

Traduction de Philippe Jaccottet de l'Odyssée

Préface de 1981, c'est Jaccottet qui parle

« Et tel aura été le rêve, utopique, de cette traduction, défectueuse comme toute traduction : que **le texte vienne à son lecteur** ou, mieux peut-être, à son auditeur, un peu comme viennent à la rencontre du voyageur ces statues ou ces colonnes lumineuses dans l'air cristallin de la Grèce, surtout quand elles le surprennent sans qu'il y soit préparé ; mais, même quand il s'y attend, elles le surprennent, tant elles viennent de loin, parlent de loin, encore qu'on les touche du doigt. Elles demeurent distantes, mais la distance d'elle à nous est aussi un lien radieux

Il y aura eu d'abord pour nous **comme une fraîcheur d'eau au creux de la main**. Après quoi on est libre de commenter à l'infini, si l'on veut. »

La voix énonciative du traducteur

Philippe Jaccottet

- Lecture en épaisseur pour le lecteur que nous sommes : texte d'Homère traduit + préface, + postface, + notes intégrées = discours de Jaccottet sur ce qu'il est lui traduisant Homère. (Quelques extraits de la Postface à lire : critique de la traduction de Bérard : érudition qui projette une idée toute faite sur le texte).
- « Si donc, négligeant tout ce que L'Odyssée , sans l'avoir voulu, peut m'apprendre sur la géographie, l'histoire et la religion grecques, je décide de **n'y rechercher que ce plaisir, ou cette émotion, qu'elle communiquait à ses auditeurs**, ne sera-ce pas d'abord à son langage qu'il me faudra demander ses secrets ? Alors, une fois de plus, les savants m'étonneront, qui sont si nombreux à ne pas s'en soucier. »
- Donc recherche d'une traduction qui séduise, comme elle a séduit : correspondance. Et relation intime du Poète à sa lecture.

Exemples de notes de bas de page : p. 14

- « vers 64 Litt., *quels propos ont franchi l'enclos de tes dents*. Je ne le jurerais pas, mais il se peut qu'au temps d'Homère déjà on n'ait plus pensé au sens concret de cette formule. De toute façon, **elle me rappelait** trop l'Homère des lycéens pour être maintenue ici ».
- « vers 72. Aucune solution n'a pu emporter ici l'unanimité. J'ai donc choisi selon les exigences du mètre, tantôt « stérile », tantôt « sans moissons », qui, même erroné, **reste parfaitement homérique** ».

Du choix de la forme versifiée, postface de 1955

<https://open.unive.it/hitrade/books/JaccottetPostface.pdf>

- « Comment pourrait-on, en effet, adapter Homère ? Si l'on supprime le vers, sous prétexte que nous ne pouvons plus lire, aujourd'hui, douze mille vers d'affilée, si l'on élimine ne fût-ce qu'une partie des formules parce que leur monotonie ne correspond plus à notre goût, c'est le temps même de l'épopée qu'il faut modifier [...]. Mais si l'on persiste à penser qu'il est possible de lire Homère sans savoir le grec et d'en tirer autre chose que des renseignements, d'y entendre ne fût-ce qu'un écho très affaibli de l'admirable musique originale, il faut [...] écouter, plutôt que lire, ainsi qu'on le faisait aux origines de l'épopée. Par la lecture à haute voix, le texte retrouve sa lenteur nécessaire, son mouvement, quelque chose de sa résonance. »
- « Pour rendre l'hexamètre, je ne pouvais évidemment songer à utiliser le système appliqué si remarquablement par Jean Tardieu dans sa traduction de l'Archipel de Hölderlin : j'y eusse passé ma vie. Que je ne me sois pas tenu strictement au vers de quatorze pieds est peut-être un tort ; il m'est apparu cependant qu'un principe ne devait pas toujours être appliqué jusque dans ses conséquences dernières, et que l'essentiel, ici, était qu'une régularité fût maintenue, et qu'elle ne fût pas celle de l'alexandrin. Celui-ci, je l'ai utilisé de préférence pour les vers formulaires introduisant un interlocuteur, afin qu'ils passent vraiment comme un seul mot, et que l'esprit n'ait pas à s'y arrêter. »

Du choix de la forme versifiée, postface de 1955

v. 1	Ô Muse, conte-moi l'aventure de l'Inventif :	14 s.	6-8
2	<u>celui</u> qui pillà Troie, qui pendant des années erra,	14	6-8
3	<u>voyant</u> beaucoup de villes, découvrant beaucoup d'usages,	14	6-8
4	<u>souffrant</u> beaucoup d'angoisses dans son âme et sur la mer	14	6-8
5	<u>pour</u> défendre sa vie et le retour de ses marins	14	6-8
6	<u>sans</u> en pouvoir pourtant sauver un seul, quoi qu'il en eût :	14	6-8
7	<u>par</u> leur propre fureur ils furent perdus en effet,	14	6-8
8	<u>ces</u> enfants qui touchèrent aux troupeaux du dieu d'En Haut,	14	6-8
9	<u>le</u> Soleil qui leur prit le bonheur du retour...	12	6-6
10	À nous aussi, Fille de Zeus, conte un peu ces exploits !	14	8-6

Recueil **L'Ignorant**, Ph. Jaccottet, 1953-1956;
Même essai du vers de 14 syllabes

« En moi sont rassemblés les chemins de la transparence,
nous nous rappellerons longtemps nos entretiens cachés,
mais il arrive aussi que soit suspecte la balance
et quand je penche, j'entrevois le sol de sang taché »

Voir aussi : *L'Aveu dans l'obscurité*

Jaccottet traduit son sentiment de traducteur

- Jaccottet écrivain-poète qui traduit avec une grande retenue le texte de l'Autre essentiel, mais malgré tout avec une part de mélange des voix.
- « Devant cette liasse de ce qui m'a semblé le moins décevant de mes traductions de poésie depuis un demi-siècle, j'ai conscience de n'avoir pas toujours évité ce risque (de « ne produire que grisaille, fadeur et platitude »). Je comprends bien aussi que ma prétention à la « transparence », à **servir le texte original sans interférer**, est, en grande partie, une illusion, sinon une sottise. Aujourd'hui, avec le recul, je dois bien reconnaître que **cette voix** qui devait s'être effacée devant l'autre, tellement plus forte et légitime, de l'auteur, elle s'y entend plus ou moins clairement presque partout ; c'était, à coup sûr, inévitable. Mais, comme elle est malgré tout une voix plutôt sourde, discrète, sinon faible, je me dis qu'il a pu lui arriver de servir mieux que d'autres, plus inventives ou plus turbulentes, la voix native du poème étranger ; au moins chaque fois que celle-ci m'aura retenu parce que j'y avais deviné un exemple pour la mienne. »

Philippe Jaccottet; Préface D'une lyre à cinq cordes - (Paris, Gallimard, 1997, p. 11-15)

<https://open.unive.it/hitrade/books/JaccottetLyre.pdf>

Maurice Edgar Coindreau :

- Mémoires d'un traducteur, 1974

« Traduire est un acte d'amoureuse collaboration : le traducteur et son auteur doivent interpréter sans cesse la fable de l'aveugle et du paralytique ; je marcherai pour vous, vous y verrez pour moi ».

Bilan 1

- Interroger la traduction c'est donc chercher où est le traducteur et quel est son plaisir ; ce qui le séduit dans le texte traduit.
- Cette position du traducteur a varié dans le temps ; de la non interrogation, à la suspicion.



3. Grammata hellènika et litterae latinae

Article « Traduire »

Dictionnaire des intraduisibles

« Pour traduire, il faut disposer d'au moins deux langues. Or les Grecs, pour reprendre une expression d'A. Momigliano, sont « fièrement monolingues ». Au lieu de parler leur langue, ils laissent parler leur langue pour eux.

Si la traduction ne constitue pas un problème isolable, c'est que la différence de langues n'est pas prise en considération comme telle. Elle occupe plutôt une place en creux. On ne s'étonnera donc pas qu'aucun verbe grec ne signifie purement et simplement « traduire », même si un certain nombre peuvent se rendre ainsi. »

« Rome fut une perpétuelle traduction. »

Florence Dupont

La traduction occidentale est traditionalisante, translativ et argumentative. Et elle est, d'abord et surtout, *chose latine, chose romaine*. C'est à Rome qu'elle a pris, ou commencé à prendre, sa figure propre, et pas seulement chez ceux qu'on cite sempiternellement, Cicéron, Horace, et saint Jérôme. C'est toute la culture latine qui, à un certain moment, et parce qu'elle était fondée sur la *traditio* et l'*argumentatio*, est devenue « translativ ».

Antoine Berman, *Pour une critique des traductions*

À l'époque de la romanité tardive, les trois œuvres de Virgile, Les Bucoliques, Les Géorgiques, et L'Énéide, étaient considérées comme des traductions de trois poètes grecs, Théocrite, Hésiode et Homère – dans cet ordre. Cette idée se trouve chez Aulu-Gelle, quand il mentionne les comédies romaines qui ont été « traduites » (« *versas* ») du grec.

Frederick Renner, *Interpretatio : Language and Translation from Cicero to Tyler*

Florence Dupont, *Histoire littéraire de Rome. De Romulus à Ovide. Une culture de la traduction*

Dans un espace où le grec est pour toutes les cités et royaumes « civilisés » la langue de culture et la seule langue partagée par tous, Rome promeut le latin à égalité avec le grec. Le latin est devenu en deux siècles l'autre langue, *altera lingua*, sans que cette concurrence n'altère le prestige du grec ni que le latin prenne sa place. Rome aurait pu n'être qu'un empire grec comme celui d'Alexandre. L'Empire romain fut un empire gréco-latin. Par la création des *litterae latinae*, Rome s'est démarquée des autres cités, en s'identifiant à une langue, le latin, grammaticalisée et fixée par des textes « littéraires » édités et commentés, comme le grec. La République romaine, que sa suprématie militaire rendait différente des autres cités, édifie ainsi sa propre culture littéraire mixte, qui ajoute le latin au grec. Cicéron désigne ses concitoyens qui écrivent en latin par le terme *nostri* ; or ceux-ci généralement écrivent aussi des œuvres grecques, comme Cicéron lui-même. C'est leur culture latine qui fait la différence, qui les fait « nôtres ».

Avant d'être latines, les lettres romaines furent grecques.

Seule la référence aux *grammata* légitime leur statut de *litterae*.

Si l'on s'en tient aux auteurs anciens, le critère est clair : les *litterae latinae* sont les équivalents en latin des *litterae graecae*, c'est-à-dire des *grammata hellênika*.

Ennius se présente comme la réincarnation d'Homère qu'il justifie par une référence à la doctrine pythagoricienne. Ennius est la traduction incarnée ; c'est Homère lui-même qui par la bouche d'Ennius dit des hexamètres latins. Ce mythe originel de l'épopée latine est conforme à l'idée d'un transfert et d'un recommencement. Rome reprend la poésie grecque là où les Grecs l'avaient laissée, dans les textes canoniques de la *paideia*, et crée à son tour sur le même modèle une poésie latine.

[...]

Ennius enrichit le latin de termes grecs indispensables pour dire « en musique » cette nouvelle réalité romaine, la gloire poétique des grands hommes, comme on le voit ici :

Tibia Musarum pangit melos.

La flûte compose la mélodie des Muses.

Ce vers d'Ennius dit et réalise le mélange des deux langues. La musique des Muses a un nom grec, *melos*, mais c'est une *tibia*, équivalent romain de l'*aulos*, qui joue la mélodie. Les paradigmes grammaticaux sont posés comme équivalents. Le nom grec *melos* (la mélodie) est décliné dans la phrase latine comme s'il s'agissait de *melus* et *Mousa* est devenue *Musa*, décliné au génitif pluriel latin. Le glissement d'une langue à l'autre montre qu'elles sont désormais égales et grammaticalement équivalentes, tout en restant différentes.

Précédemment, les mots grecs étaient « barbarisés », *Phryges* devenait *Bruges*, perdant ainsi les sonorités douces du grec qui lui donnent le charme qui manque au latin oral. Les mots grecs introduits en latin gardent dorénavant leur phonétisme au lieu d'être soumis à l'ancienne phonétique latine, ce qui a pour effet de changer la phonétique du latin en introduisant de nouveaux sons, comme les aspirées ou le zêta.

Toute œuvre en latin est toujours une forme de traduction, dans la mesure où un texte grec est toujours plus ou moins sous-jacent, parfois même visible. Comme si le poète latin avait d'abord formulé en grec ce qu'il dit en latin. Le texte latin est mu par cette double voix. Il faut souvent réanimer la voix grecque, comme dans le premier vers de l'*Énéide* : « *Arma uirumque cano...* »

La notion de traduction (*uersio*) dans la Rome antique n'est pas la nôtre. Le poète, tout en présentant une comédie où tout est grec, doit passer d'un code spectaculaire, celui d'une comédie grecque avec des dialogues séparés par des intermèdes chantés, à un autre code, celui de la comédie romaine, alternant des scènes chantées et dansées et des scènes parlées.

L'acte de traduction est revendiqué par le poète latin et fait partie du spectacle. Chaque prologue met en scène le passage du grec au latin, en annonçant que la pièce jouée est traduite du grec, tantôt en latin (*latine*) tantôt en langue barbare (*barbare*).

Il y a deux grecs à Rome à l'époque de Plaute, renvoyant à deux Grèces. Une Grèce interne, organique, une Grèce romaine qui appartient depuis toujours à l'espace des plaisirs et des loisirs. [...] L'autre grec, c'est la langue des Grecs, des étrangers parlant grec.

Le passage du grec au latin chez Plaute n'est pas simplement celui d'une langue à une autre. Le grec à Rome n'est pas une langue étrangère, il est déjà là, dans l'*otium*. Au banquet, il est la langue des plaisirs du vin, de l'amour et de la poésie. C'est aussi la langue des esclaves et des étrangers. Plaute, quand il traduit, joue avec cette présence du grec à Rome.

Ce qu'offre Plaute au public, ce sont des plaisirs grecs traduits dans une langue, le latin, dont le vocabulaire du plaisir est déjà hellénisé.

Catulle, comme tout poète latin de son temps, est un « traducteur ». Bien loin d'avoir inauguré une poésie latine « lyrique » et donc authentiquement romaine parce que subjective, il feint d'être un poète grec. Il écrit à partir de vers grecs. S'agit-il de « traductions » ? Rappelons-le, au Ier siècle av. J.-C., les Romains éduqués savent le grec, ce qui rend inutile toute traduction visant à les faire accéder en latin aux textes grecs. En outre, lorsqu'ils citent un auteur grec, ils le font aussi bien en latin qu'en grec, comme si c'était le même énoncé dans les deux langues. Traduire, pour un Romain de cette époque, ne consiste pas à transmettre un sens mais à créer en latin un objet équivalent, obtenir un effet comparable. Un poème érotique latin doit avoir le même charme, la même *uenustas* qu'un poème grec.

Lucrèce traducteur ?

Livre V, v. 330-337

verum, ut opinor, habet novitatem summa recensque
naturast mundi neque pridem exordia cepit.
quare etiam quaedam nunc artes expoliuntur,
nunc etiam augescunt; nunc addita navigiis sunt
multa, modo organici melicos peperere sonores,
denique natura haec rerum ratioque repertast
nuper, et hanc primus cum primis ipse repertus
nunc ego sum in patrias qui possim vertere voces.

Mais, je le pense, l'ensemble du monde est dans sa fraîche nouveauté, il ne fait guère que de naître. C'est pourquoi certains arts se polissent encore aujourd'hui, vont encore progressant que n'a-t-on pas, de nos jours, ajouté à la navigation ! que de nouveaux accords ont inventés les musiciens ! Enfin ce système de la nature que j'expose, c'est aussi une découverte récente, et personne avant moi ne s'était rencontré pour le traduire dans la langue de notre patrie.

Lucrèce vs Cléanthe

Cléanthe Hymne à Zeus

39 vers

3 parties :

1-11 — invocation

12-31 — *pars epica*

32-39 — requête

Lucrèce Invocation à Vénus

44 vers

3 parties :

1-9 — invocation

10-27 — *pars epica*

28-44 — requête

Traduction ou création ?

Le prestige des ouvrages grecs sur la nature était immense à l'époque hellénistique, mais ils ne rencontraient pas de traducteurs capable, selon Cicéron, d'écrire avec élégance en suivant un plan et en donnant l'éclat à leur sujet : ils échouent à créer cette *delectatio*, ce plaisir du texte, qui doit attirer le lecteur. Ce qui est en jeu pour Cicéron n'est pas les savoirs philosophiques auxquels tout le monde peut accéder en grec, mais la création d'un latin philosophique, indispensable pour que la langue latine soit totalement un autre grec, car le grec était le territoire jusqu'ici incontesté de la philosophie.

En composant *La Nature*, Lucrèce enrichit la langue latine de mots nouveaux, ce qui est une des vocations des *litterae latinae*.

Florence Dupont

Philosophe ou poète ?

Lucrèce, pour ses contemporains, n'est pas un philosophe, c'est un poète ; lui-même se présente comme le continuateur d'Homère et d'Ennius et s'inscrit à la suite des physiciens grecs qui avaient écrit des poèmes sur la nature, comme Anaximandre, Parménide ou Empédocle. Pourquoi un poème ? Les traités en prose des philosophes ne sont pas « écrits », ils transcrivent un enseignement oral, comme les traités d'Épicure et ne sont lus que par les membres de la secte. Ce ne sont pas des chefs d'œuvre de la langue grecque.

La Nature, parce que c'est une épopée cosmologique, est immédiatement admise dans les *litterae latinae* par Cicéron.

Florence Dupont

Article « Traduire » - Dictionnaire des intraduisibles

La traduction du grec en latin chez les auteurs latins classiques ne satisfait que très partiellement aux critères modernes et le processus même de traduction n'est pas rigoureusement fixé dans la langue latine : les verbes *uertere*, *conuertere*, *exprimere*, *reddere*, *transferre*, *interpretari*, *imitari* peuvent tous désigner ce que nous appelons « traduction littérale » aussi bien que l'adaptation plus ou moins libre d'un modèle grec.

Pour un classique, traduire c'est s'attacher au sens (*uis*), non à la lettre (*uerba*), mais surtout c'est l'occasion de réfléchir sur les modalités de création de la langue littéraire latine.

Traduire, c'est apporter de l'éclat.

Ainsi peut s'entendre ce que Lucrèce dit de son poème, « traduction » de la doctrine d'Épicure : « rendre lumineuses les obscures découvertes des Grecs » (I, 136-137), et « sur des sujets obscurs, composer des vers éclatants » (I, 993), c'est apporter l'éclat en traduisant et conférer une intelligibilité lumineuse par le recours aux sens.



4. Moyen-âge et Pléiade

Chrétien de Troyes et Ovide

« l'Art d'amors an romans mist »

- Prologue de Cligès : <http://zeus.atilf.fr/dmf/Cliges/>
- Roman de la translatio studii. Chrétien a été traducteur d'Ovide; le prologue mentionne cette source et son adaptation.

Roman de la
translatio : Cligès,
Chrétien de Troyes

4 Cil qui fist d'Erec et d'Enide,
et les comandemanz d'Ovide
et l'Art d'amors an romans mist
et le Mors de l'espaule fist,
del roi Marc et d'Ysalt la blonde
et de la hupe et de l'aronde
et del rossignol **la muance**,
8 un novel conte rancomance
d'un vaslet qui an Grece fu
del linage le roi Artu.
Mes ainz que de lui rien vos die,
12 orroiz de son pere la vie,
dom il fu et de quel linage.
Tant fu preuz et de fier corage
que por pris et por los conquerre,
16 **ala de Grece an Engleterre,**
qui lors estoit Bretagne dite.
Ceste estoire trovons escrite,
que conter vos vuel et retraire,
20 en un des livres de l'aumaire
mon seignor saint Pere a Biauvez ;
de la fu li contes estrez
[don **cest romanz** fist Crestiens

Li livres est molt anciens]
qui tesmoingne l'estoire a voire ;
por ce fet ele mialz a croire.
Par les livres que nos avons
28 les fez des anciens savons
et del siegle qui fu jadis.
Ce nos ont nostre livre apris
qu'an Grece ot de chevalerie
32 le premier los et de clergie.
Puis vint chevalerie a Rome
et de la clergie la some,
qui or est an France venue.
36 Dex doint qu'ele i soit maintenue
et que li leus **li abelisse**
tant que ja mes de France n'isse
l'enors qui s'i est arestee.
40 Dex l'avoit as altres prestee,
car des Grezois ne des Romains
ne dit an mes ne plus ne mains :
D'ax est la parole remese
44 et estainte la vive brese.
Crestiens comance son conte,
si con li livres nos recontre,

La « translatio » médiévale

Article « Traduire », Dictionnaire des intraduisibles

Le terme *translatio* recouvre au Moyen-Âge différents usages, qui se ramènent à l'idée commune d'un « déplacement » ou « transfert » :

- « transfert d'un sens à l'autre » pour un même mot, ou « d'un nom d'une chose à une autre », dans une langue donnée ;
- « transfert d'un terme d'une langue à un terme équivalent d'une autre », d'où « traduction » (voir la différence avec *etymologia* et *interpretatio*) ;
- « transfert de culture ou de gouvernement d'une époque à une autre », « d'un lieu à un autre » (*transaltio studii*, *transaltio imperii*).

La poésie de la Renaissance française

"La version ou traduction est aujourd'hui le poème plus fréquent et mieux reçu des estimés Poètes et des doctes lecteurs" déclare Thomas Sébillet en 1548 dans son Art poétique français.

Un an après, La Défense et Illustration de la langue française de Du Bellay s'opposera brutalement à cette position en recommandant "**de ne traduire les poètes**".

Entre 1548 et 1549, apparaît une rupture qui n'est pas seulement polémique au sujet de la traduction : les poètes de la **Pléiade cessent de concevoir le travail de stricte traduction poétique comme œuvre de création**.

Arrivée du sonnet en France

- Premier sonnet 1538 Marot
- On écrit très peu de sonnets en France avant 1549 : 260 sonnets français dont 80% sont des traductions de Pétrarque : Marot traduit 6 sonnets du Canzoniere en 1539, Peletier du Mans 12 en 1547; Vasquin Philieul 196 en 1548.
- Thomas Sébillet théorise le sonnet français en 1548, dans Art poétique français :
« Le sonnet suit l'épigramme de bien près, et de matière et de mesure. Et quand tout est dit, Sonnet n'est autre chose que le parfait épigramme de l'Italien comme le dizain du Français »
- Histoire d'une émancipation : 1. pb métrique – 2. Fidélité et adaptation

Du sonetto au Sonnet

La prosodie d'abord

- Sonetto = abab abab cde cde/cdc cdc, en hendécasyllabes sur 4 rimes
- Passage en France = faire en 14 vers ce que l'on fait habituellement en 10 (dizains, cf Scève)
- Marot : *Sonnet à Madame de Ferrare* [abab abab **cc**]d c'c'd, en décasyllabes; contrainte prosodique d'abord; un « quatorzain » ?
- Puis Sonnet français : abab abab ccd eed/ccd ede.

Une tradition de translation

Peletier du Mans place ce sonnet en tête de sa traduction de 12 sonnets de Pétrarque

Qui d'un poète entend suivre la trace

En traduisant, et proprement rimer,

Ainsi qu'il faut la diction limer,

Et du François garder la bonne grace,

Par un moyen luy conviendra qu'il face

Egale au vif la peinture estimer,

L'art en tous pointz la Nature exprimer

Et d'un corps naistre un corps de mesme face :

Mais par sus tout met son honneur en gage,

Et de grand' peine emporte peu d'estime

Qui fait parler Pétrarque autre langage,

Le translatant en vers rime pour rime :

Que pleust aux Dieux et Muses consentir

Qu'il en vinst un qui ne peust desmentir.

Tradlater ou adapter ?

- Marot traducteur du poème d'ouverture du *Canzionere* en change le sens : création plus que translation : les mots « transparents » de l'italien au français, ne sont pas choisis par le traducteur : pourquoi ?
- Cf ce que dit Umberto Eco dans Dire presque la même chose; sur le distinguo des types cognitifs et des contenus nucléaires p. 109 et les choix de « clarification » p. 139 : Eco cite Gadamer « il y a des cas limites, dans lesquels l'original contient quelque chose d'obscur (...) il faut dire clairement comment il comprend. »

Deffence et illustration de la langue françoise

https://fr.wikisource.org/wiki/D%C3%A9fense_et_illustration_de_la_langue_fran%C3%A7aise

- Joachim Du Bellay signe ce Manifeste collectif d'un groupe d'anciens étudiants de l'helléniste Dorat au collège de Coqueret, décidés à faire du français leur langue d'expression, dix ans après l'édit de Villers-Cotterêts qui avait substitué le français au latin comme langue administrative et juridique. Objectif = se nourrir des Anciens et de Pétrarque, non pour les singer mais pour les dépasser.
- <https://www.academie-francaise.fr/gabriel-c-france>

- **Chapitre premier. De l'origine des langues**

« Si la Nature (dont quelque personnage de grande renommée non sans raison a douté, si on la devait appeler mère ou marâtre) eût donné aux hommes

un commun vouloir et consentement, outre les innumérables commodités qui en fussent procédées, l'inconstance humaine n'eût eu besoin de se forger tant de manières de parler. Laquelle diversité et confusion se peut à bon droit appeler la tour de Babel. »



- **Chapitre X**

« Las et combien serait meilleur qu'il y eût au monde un seul langage naturel que d'employer tant d'années pour apprendre des mots ! et ce, jusques à l'âge bien souvent que n'avons plus ni le moyen ni le loisir de vaquer à plus grandes choses. »

Le « vulgaire »

➤ « A ce propos je ne puis assez blâmer la sotte arrogance et témérité d'aucuns de notre nation, qui, n'étant rien moins que Grecs ou Latins, déprisent et rejettent d'un sourcil plus que stoïque toutes **choses écrites en français**, et ne me puis assez émerveiller de l'étrange opinion d'aucuns savants, qui pensent que **notre vulgaire** soit incapable de toutes bonnes lettres et érudition, comme si une invention, pour le langage seulement, devait être jugée bonne ou mauvaise. »

Chapitrage du livre I

- I. L'Origine des langues.
- II. Que la Langue Francoyse ne doit être nommée barbare.
- III. Pourquoi la Langue Francoyse n'est si riche que la Greque, & Latine.
- IIII. Que la Langue Francoyse n'est si pauvre que beaucoup l'estiment.
- V. **Que les Traductions ne sont suffisantes pour donner perfection à la Langue Francoyse.**
- VI. **Des mauuais Traducteurs, & de ne traduyre les Poètes.**
- VII. Comment les Romains ont enrichy leur Langue.
- VIII. D'amplifier la Langue Francoyse par l'imitation des anciens Auteurs Grecz et Romains.
- IX. Responfes à quelques obiections.
- X. Que la Langue Francoyse n'est incapable de la philosophie, et pourquoy les Anciens etoient plus Scauants que les Hommes de notre Age.
- XI. Qu'il est impossible d'egaler les Anciens en leurs Langues.
- XII. Deffence de l'Auteur.

- Je ne croirai jamais qu'on puisse bien apprendre tout cela des traducteurs, parce qu'il est impossible de le rendre avec la même grâce dont l'auteur en a usé : d'autant que chaque langue a je ne sais quoi propre seulement à elle, dont si vous efforcez exprimer le naïf dans une autre langue, observant la loi de traduire, qui est n'espacer point hors des limites de l'auteur.
- Mais que dirai-je d aucuns, **vraiment mieux dignes d'être appelés traditeurs, que traducteurs** ? vu qu'ils trahissent ceux qu'ils entreprennent exposer, les frustrant de leur gloire, **et par même moyen séduisent les lecteurs** ignorants, leur montrant le blanc pour le noir : qui, pour acquérir le nom de savants, traduisent à crédit les langues, dont jamais ils n'ont entendu les premiers éléments, comme l'hébraïque et la grecque : et encore pour mieux se faire valoir, se prennent aux poètes, genre d'auteurs certes auquel si je savais, ou voulais traduire, je m'adresserais aussi peu, à cause de cette divinité d'invention, qu'ils ont plus que les autres, de cette grandeur de style, magnificence de mots, gravité de sentences, audace et variété de figures, et mille autres lumières de poésie : **bref cette énergie, et ne sais quel esprit, qui est en leurs écrits, que les Latins appelleraient genius.**

Intermède drolatique / fin de matinée



J. L. Borges : Fictions 1951, *Pierre Ménard, auteur du Quichotte, 1939*

- « Il ne voulait pas composer un autre Quichotte – ce qui est facile – mais le Quichotte. Inutile d'ajouter qu'il n'envisagea jamais une transcription mécanique de l'original ; il ne se proposait pas de le copier. Son admirable ambition était de reproduire quelques pages qui coïncideraient – mot à mot et ligne à ligne – avec celles de Miguel de Cervantès. » ...

J. L. Borges : Fictions 1951, *Pierre Ménard, auteur du Quichotte*, 1939

- « Être au XXème siècle un romancier populaire du XVIIème lui sembla une diminution. Être, en quelque sorte, Cervantès et arriver au Quichotte lui sembla moins ardu – par conséquent moins intéressant – que continuer à être Pierre Ménard et arriver au Quichotte à travers les expériences de Pierre Ménard. »
- « Le texte de Cervantès et celui de Ménard sont verbalement identiques, mais le second est presque infiniment plus riche. »...

J. L. Borges : Fictions 1951, *Pierre Ménard, auteur du Quichotte, 1939*

- « Comparer le Don Quichotte de Ménard à celui de Cervantès est une révélation. Celui-ci, par exemple, écrit (Don Quichotte, première partie, chapitre IX) :

... la vérité, dont la mère est l'histoire, émule du temps, dépôt des actions, témoin du passé, exemple et connaissance du présent, avertissement de l'avenir.

Rédigée au XVII^{ème} siècle, rédigée par le « génie ignorant » Cervantès, cette énumération est un pur éloge rhétorique de l'histoire. Ménard écrit en revanche :

... la vérité, dont la mère est l'histoire, émule du temps, dépôt des actions, témoin du passé, exemple et connaissance du présent, avertissement de l'avenir.

L'histoire, *mère de la vérité* ; l'idée est stupéfiante. Ménard (...) ne définit pas l'histoire comme une recherche de la réalité mais comme son origine. La vérité historique, pour lui, n'est pas ce qui s'est passé ; c'est ce que nous pensons qui s'est passé. (...) Le contraste entre les deux styles est également vif. Le style archaïsant de Ménard – tout compte fait étranger – pêche par quelque affectation. Il n'en est pas de même pour son précurseur, qui manie avec aisance l'espagnol courant de son époque »

Borges

-
- <https://www.radiofrance.fr/franceinter/podcasts/re-lectures/jorge-luis-borges-la-traduction-9528425>



ACADÉMIE
DE RENNES

Liberté
Égalité
Fraternité

lunch обед 午餐
غدا
обед lunch almuerzo
Mittagessen
almuerzo
añ
μεσημεριανό 午餐 午餐
σημεριανό
prandium prandium
हर का भोजन दोपहर का भोजन